

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 26

Artikel: En wagon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205159>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

était tombé au fond d'une profonde crevasse où son cadavre n'avait pu être retiré.

Personne n'osait annoncer la terrible nouvelle à Mme X.

Enfin, une de ses voisines se décide à l'en instruire. Elle ne sait comment s'y prendre pour atténuer autant que possible l'effet.

L'épouse, inquiète, entretient la visiteuse de sa douleur et de la crainte qu'elle a que son mari ne soit mort. Un accident est si vite arrivé; il s'en produit tant dans la montagne.

« Ah ! je me jetterais par la fenêtre aux yeux de la personne qui m'en apprendrait la nouvelle, ajoute avec vivacité la pauvre veuve sans le savoir. »

La voisine aussitôt d'ouvrir la fenêtre.

Mme X comprit tout de suite la cruelle vérité. Mais ces transports cessèrent à l'instant. Elle tomba dans les bras de son fauteuil, puis essayant une larme :

— Oh ! que c'est triste ! Oh ! que je suis malheureuse ! Me voilà seule à présent ; que vais-je devenir !... Quelle horrible chose !... Je ne le verrai donc plus !... Il est vrai que le pauvre cher homme n'était pas toujours très commode... Il ne me sera pas possible de garder cet appartement ; il est trop grand et trop cher pour moi toute seule. Et puis, il n'est pas très confortable. J'ai toujours désiré un logement avec un petit jardin ; mais mon mari n'en voulait pas entendre parler ; il était si autoritaire, si égoïste ; il ne pensait qu'à lui... Oh ! que je suis malheureuse... euse !

L'histoire anecdotique. — Après la première représentation de l'*Oreste*, de Voltaire, la maréchale de Luxembourg envoya à l'auteur quatre pages de critiques sur sa pièce.

« Madame la maréchale, répondit simplement l'auteur de *Candide*, on n'écrit pas « Oreste » avec un h.

Gens pressés. — De braves campagnards s'en sont allés voir la « Dîme », à Mézières, en compagnie de leur gamine, âgée de sept ans.

Quand le rideau se leva, la fillette ne put retenir une exclamation :

— Oh ! mama, regarde-voilà ; y z'arrachent déjà leurs pommes de terre et nous qu'on n'a pas encore fini de planter les nôtres !

LE MONSTRE D'IVOIRE

Il n'est pas au monde d'instrument de musique qui ait soulevé plus de vives colères, provoqué plus de véhémentes imprécations que le piano.

Ce n'est point tant à lui qu'on en veut comme à tous ceux, à toutes celles dont il s'est fait le trop docile serviteur.

Le piano, sous les doigts infatigables de ses innombrables amateurs, féminins ou masculins, est comme le non moins servile ciment dans les mains d'un mauvais architecte : c'est une calamité.

« Les femmes qui écrivent sont dix fois moins nombreuses que les femmes qui peignent, dit Emile Bergerat dans une amusante boutade, dont voici quelques extraits. Les femmes qui peignent sont cent fois inférieures en nombre à celles qui jouent la comédie. Les femmes qui jouent la comédie sont, aux femmes qui pianotent, comme un est à cent mille, attendu que toutes les femmes pianotent et égratignent l'ivoire. Egratigner l'ivoire est une qualité requise et *sine qua non* dans ce marché aux femmes qu'on appelle le mariage. Pour savoir si une jeune fille est nubile en Occident, on la place sur un tabouret tournant devant une harpe à dents, et on la regarde extraire. Le premier jeune homme qui a une attaque de nerfs et s'évanouit est de droit son fiancé. A la seconde crise, il est presque forcé de l'épouser.

» J'ai remarqué que les veuves se remettaient au piano.

» Tenez, laissons les bas-bleus tranquilles et massacrons les pianistes, voulez-vous ?

» ... Le bas-bleu ne nuit à personne ; il manipule dans l'ombre et le mystère. La pianiste est funeste, son vice est retentissant, et il se manifeste publiquement, au-dessus du bruit des voitures, qu'il domine. Prenez cent chars, et chargez-les de tringles de fer dénouées, et traversez au galop une rue quelconque de nos villes, l'horreur de cette ferraille, battant la muraille, sera vaincue par l'épouvantable gamme des vierges ; la gamme qui escalade les étoiles, sort des cheminées, vente des fenêtres, siffle sous les portes, pénètre les murs et les imbibe d'humidité chromatique ; la gamme trébuchante et saouille, qui marche sept pas et les redescend ; la gamme, ce son en cage, cette malédiction, cet enfer de famille. Dans la trombe d'un train en éruption de tunnel, on entend encore, vitres closes, la gamme ; et c'est la fille du chef de gare qui l'emporte sur l'ouragan.

» ... On parle des divers chants nationaux de l'Europe. Mais, malheureux, il n'y en a qu'un, paroles et musique, et c'est le *Domisoldo*. Allez d'un pôle à l'autre pôle, enfoncez-vous dans les déserts affreux, pénétrez chez les Pantagouriches, peuplades fabuleuses et préhistoriques, et, que vous soyez scalpé ou proclamé roi, vous le serez sur l'air de *Domisoldo*, non sur un autre, et, si vous épousez la fille du chef, vous l'épouserez devant un piano en palissandre qui jouera, sans aide ou avec aide, le *Domisoldo* universel.

» ... Aussi, je vous le dis sans fard, laissons les pauvres bas-bleus à leur marotte inoffensive et exterminons la pianoteuse. La grande maladie de la femme, c'est la gamme. Tout son malheur vient de là, et tout son crime.

» ... Le *Domisoldo*, chant national, nous tue nos femmes et nos filles. Il est le fléau social. N'est-il pas sinistre de penser qu'à l'heure où vous lisez ces lignes, des milliers de douces créatures font crouler la gamme inexorable et abrutissante sur les bruits enchanteurs de la nature et même sur les criaileries vivaces des marmots.

» ... Je demande que l'on invente le piano sans cordes et sans sons, le piano blanc, d'où rien n'émane, et même qu'on y adapte une manivelle ingénieuse grâce à laquelle les bas se tricoteront tout seuls et les ménages se tiendront en ordre d'eux-mêmes, pendant que la femme agitera dans le silence ses carpes et métacarpes ornés de bagues chatoyantes... »

LA TAPISSERIE DE GRAND'MÈRE

Il y a quelque vingt ans, les jeunes filles, imitant leurs mères, se plaisaient aux travaux de l'aiguille ; la tapisserie, la broderie étaient encore en faveur et l'on ne trouvait rien de dés-honorant à reprendre des bas et rafistoler une dentelle. Il y avait bien aussi les arts d'agrément, mais on les étudiait chez soi, en tapotant le piano familial, en s'essayant, dans l'em-brasure d'une fenêtre, au labeur charmant de l'aquarelle. On n'allait point au delà. Les jeunes filles d'alors trouvaient belle l'épithète gravée sur une tombe athénienne : « Elle fut femme et fila de la laine ».

Que les temps sont changés ! Aujourd'hui, les jeunes filles de la bourgeoisie professent à l'égard des travaux de dames un insurmontable dédain. La femme est devenue sculpteur, joaillier, peintre. Il est passé le temps où l'on brodait les pantoufles du grand-père. Les jeunes filles se lancent dans les grandes machines décoratives ; elles célèbrent l'astronomie, la médecine avec une audace cruelle.

Et le bon ton consiste à se rendre à l'atelier chaque jour, avec le grand carton, la boîte à peinture sous le bras.

Ainsi, c'est le grand art que les jeunes filles du monde travaillent avec opiniâtreté. Seulement, quand on parcourt les Salons actuels, on est étonné par les minces résultats obtenus, après tant d'années de labeur. Et l'on est bien près de recommander à toutes les admiratrices du « grand art », de reprendre la tapisserie laissée inachevée, dans un coin de la maison familiale, par leur grand'mère.

Le secret de la fortune. — Un de nos médecins rencontre un empirique très couru et qu'il connaît bien.

— Mais dites-moi, fait-il au cours de la conversation, comment donc vous y prenez-vous pour avoir une pareille clientèle ? Aucun de mes confrères, toutes grandes que soient sa science et son habileté, ne peut rivaliser avec vous.

— C'est bien simple. Prenons un chiffre quelconque : dix mille si vous voulez. Eh bien, sur dix mille personnes, combien pensez-vous qu'il y ait de gens de bon sens — je ne dis pas d'« esprit » : le monde en fourmille ?

— Diable ! vous m'embarrassez... Sur dix mille ?... Ma foi, sur dix mille personnes, que peut-il y avoir de gens de bon sens ?... Une centaine, tout au plus.

— Eh bien, cher monsieur, les cent personnes sont vos clients et les neuf mille neuf cents autres sont les miens.

Eh bien quoi ! — Dans une des dernières guerres européennes, un corps de troupe était exposé, sans pouvoir s'y soustraire, au feu d'une batterie qui emportait des files entières.

L'officier commandant ce corps tâchait de faire prendre patience à ses hommes. Il se promenait devant le front au petit pas de son cheval et s'occupait, le plus calmement du monde, à dénouer sa dragonne qui s'était entortillée autour de la poignée de son épée.

— Eh bien, mes braves, disait-il, voyant les soldats un peu troublés, qu'est-ce que c'est ? du canon ? Eh bien quoi ! ça tue, ça tue, voilà tout !

Aux champs. — « Vous devez bien vous ennuyer à la campagne ? »

— Eh bien non, pas du tout, au contraire. Je vous dirai que nous ne recevons presque pas de visites.

*

En wagon. — « L'odeur du cigare ne vous incommoder pas, madame ; parce que dans ce cas je fumerai la pipe ? »

Logique de pochard.

Sur le minuit, sortant de la taverne, Certain pochard allait on ne sait où ; Notre homme tombe et soudain on le berne, Bien qu'il jouât à se casser le cou.

Quelqu'un pourtant lui dit : « Ami Grégoire, « Puisque le vin vous fait ainsi broncher « A chaque pas, vous avez tort de boire. »

— Non, mon ami, mais j'ai tort de marcher.

PONS DE VERDUN.

Le jour des marmots. — C'était, jeudi, fête des marmots. Musique et autorités en tête, mille et quelques bambins et bambines, joie de leurs parents, vie de nos écoles enfantines, espoir du pays, ont traversé la ville en colonne, escortés par toute la population, délicieusement émue et réjouie. Ils allaient à Montbenon, où, jusqu'à 5 heures, ils se livrèrent à des rondes et à des jeux qui amusèrent petits et grands.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.